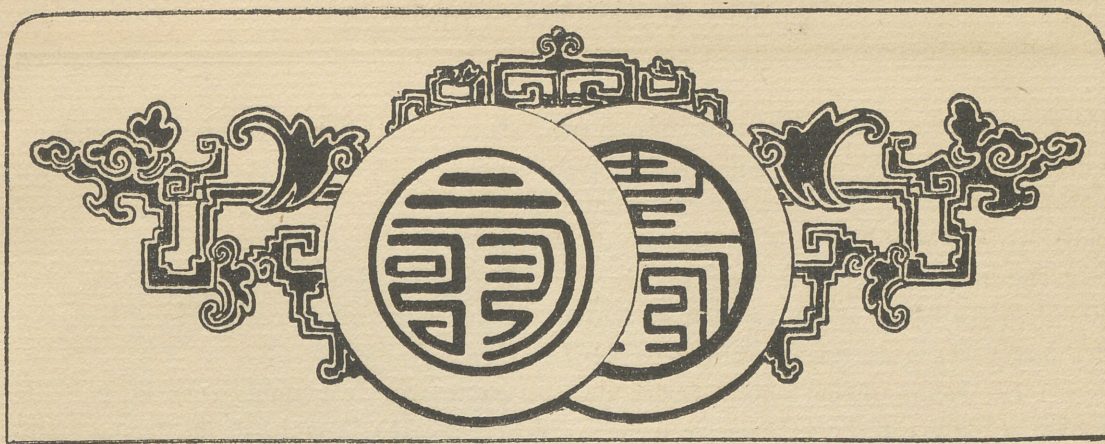




CHRONIQUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

L'Indochine et les lettres françaises.

JEAN D'ESME : *Les Dieux Rouges* (Renaissance du Livre). — HENRY CASSEVILLE : *Tbi-Nhi, autre fille d'annam* (Eugène Figuière). — FLORIAN-PARMENTIER : *Pierre Mille* (Crès).

Un des buts de cette revue est d'aider le public à se reconnaître au milieu des productions littéraires qui s'inspirent ou prétendent s'inspirer de l'Indochine. Les critiques métropolitains ont, en ce qui concerne les romans ou les pièces de théâtre dont l'action se déroule dans la métropole, une compétence que nous ne songeons pas à discuter. Mais nous réclamons le droit de donner notre avis sur les livres qui peignent, avec plus ou moins de fidélité, le milieu colonial dont nous faisons nous-mêmes partie : nous sommes mieux placés que quiconque pour en apprécier, au moins, la valeur objective.

Nous pouvons donc dire, en modifiant une formule connue : *tout ce qui est indochinois est nôtre*. Entendons-nous cependant : depuis de longues années, d'excellentes revues se consacrent, ici même, à la publication d'études documentaires. Nous laissons bien volontiers à ces confrères le soin de signaler les ouvrages historiques, géographiques ou économiques qui intéressent la colonie, nous réservant plus spécialement les ouvrages purement littéraires.

*
*
*

Littérairement, en poésie, en roman, en théâtre, l'indulgence me paraît sinon un crime, du moins une complicité avec le crime. Elle n'a jamais servi qu'à faire le jeu des mauvais écrivains et des piètres ouvrages.

Ainsi s'exprime Fernand Vandérem, dans une de ses récentes chroniques. J'attends avec curiosité le jugement que prononcera le vigoureux et parfois véhément critique sur *les Dieux Rouges* que vient de publier la *Revue de France* et qui ont paru, en volume, dans la collection de la *Revue de France*. Pour moi, je le dis tout de suite, la *complicité avec le crime* ne m'agréee nullement, et il ne me plaît pas de faire, si peu que ce soit, le jeu du *mauvais écrivain* qu'est Jean d'Esme et des *piètres ouvrages* que sont *Thi-Ba* et *les Dieux Rouges*.

Le moins qu'on puisse écrire de ces ouvrages, c'est qu'ils sont la banalité même. *Thi-Ba* est d'une niaiserie à faire pleurer : cette légende de la femme indigène qui se suicide quand elle a perdu son amant étranger existe depuis qu'il y a des hommes et qui voyageant. Justement, comme elle est vieille, on y est habitué. Elle ne choque pas. Elle flatte d'ailleurs, la fatuité européenne : on est fier d'appartenir à une race qui cause dans le cœur des femmes noires ou jaunes d'aussi terribles ravages. Et voilà pourquoi *Thi-Ba* en est présentement à sa vingt-cinquième édition.

Ce succès n'a pas contenté Jean d'Esme dont les prétentions démesurées n'étonnent que ceux qui ne le connaissent pas personnellement. Les lauriers dorés de Pierre Benoît l'empêchant de dormir, il s'est lancé lui aussi, avec le fracas qu'il apporte à tout ce qu'il entreprend, dans le roman d'aventures. *Un million*, nous annoncent les réclames, *est engagé sur LES DIEUX ROUGES*. Voilà qui démontre, d'une façon décisive, les mérites littéraires de l'ouvrage ! Que peut le jugement des gens de goût contre un million ? C'est la lutte du vase de porcelaine contre la cruche d'or.

Les Dieux Rouges s'inspirent visiblement de *l'Atlantide*, *l'Atlantide* s'inspirait déjà de *She*. *Imiter des imitations*, s'écriait Victor Hugo, *grâce !* Mais quand on s'appelle Jean d'Esme on n'a pas les moyens de montrer autant de scrupules que Victor Hugo.....

Les Dieux Rouges sont des hommes de l'âge quaternaire qui continuent à vivre, avec quelques *animaux préhistoriques*, sans que les explorateurs de l'Indochine s'en soient jamais doutés, dans une faille du Haut-Laos. Là se trouve un temple magnifique, plus beau que celui d'Angkor, que les Francis Garnier et les Doudart de Lagrée avaient d'excellentes raisons pour ne pas découvrir. Dans ce temple on adore les *dieux rouges* et on vient leur offrir, à date fixe, des jeunes filles moïs, auxquelles ils ne dédaignent pas de s'accoupler. En France, un édifice employé à cet usage prendrait un tout autre nom que celui de temple. Grâce à cet apport de sang neuf, la race moï se maintient toujours fraîche. Une affreuse sorcière, Jveng, préside à ces unions sacrées.

Wanda Redeska, sœur de l'officier qui commande le poste 32 et qui a mystérieusement disparu, se laisse sottement entraîner, par l'infâme vieille, dans cet étrange couvent. Subit-elle, ne subit-elle pas le sort des jeunes filles moïs ? Mystère ! Pierre de Lursac, administrateur des services civils, organise, avec le Père Ravennes, une expédition pour retrouver Wanda, dont il est, comme il convient, amoureux. Après des péripéties aussi confuses que vides d'intérêt, le missionnaire et l'administrateur réussissent à fuir de la faille fatale, mais en y laissant la jeune fille, Le Père Ravennes meurt, dans la forêt, dévoré par des fourmis rouges, ce qui prouve que l'auteur, s'il ne connaît guère le Laos ni l'Indochine, est, au moins, un lecteur du *Journal des Voyages*. Lursac arrive malade à Saigon. Comme il se

promène dans la cour de l'hôpital, on lui jette, par dessus le mur, une main desséchée enveloppée d'un chiffon : c'est la main de Wanda ! Lursac se tue dans une fumerie. Mais, hélas ! avant de se tuer, il rencontre Jacques Bressond et lui remet un manuscrit contenant le récit de ses aventures, et ce manuscrit est tombé entre les mains de Jean d'Esme — pour notre malheur ! Jean d'Esme, d'ailleurs, avec une crânerie devant laquelle nous nous inclinons, déclare prendre l'entière responsabilité de ce récit. Cette responsabilité, j'en suis certain, ne lui sera disputée par personne.

Un ouvrage qui se réclame de la littérature coloniale doit, par définition, donner une image exacte du milieu colonial et renfermer des qualités littéraires. Aucune de ces conditions n'est remplie par *les Dieux Rouges*.

Que trouvons-nous d'Indochinois dans ce roman dont l'action se passe en Indochine ? Une description de Saigon, que tout Parisien serait capable de faire — une scène dramatique dans une fumerie, genre Grand Guignol — une expédition qui ressemble à toutes les expéditions à travers les forêts vierges — des paysages tropicaux, comme on en trouve à la première page du *Journal des Voyages* — des Moïs qu'il est impossible de distinguer de n'importe quels autres sauvages et que l'auteur lui-même paraît distinguer assez mal des Khmers et des Annamites, qui ne sont pourtant point des sauvages — c'est-à-dire, en dernière analyse, rien, rien, rien !

En revanche, des invraisemblances comme seul peut en accumuler quelqu'un qui ignore tout de l'Indochine — et qui prête, gratuitement, la même ignorance à ses lecteurs. Dans un article très judicieux du *Courrier d'Haiphong*, M. Le Gac s'étonnait de la désinvolture avec laquelle les personnages du roman, administrateurs ou officiers, abandonnent leur poste en plein pays insoumis. De leur propre initiative, sans même en aviser leurs chefs, Redeski, puis Lursac, partent en tournée, sans se soucier de ce malheureux poste 32 qu'ils ont mission de garder. Résultat : au retour de sa fâcheuse expédition, Lursac trouve le blockhaus rasé. Et quelle idée se fait Jean d'Esme — fils pourtant d'un fonctionnaire colonial ! — de l'administration coloniale — comme le remarque encore M. Le Gac — pour croire qu'on va envoyer dans un poste aussi difficile, un nouveau débarqué, et pour admettre qu'un gouvernement qui dispose d'une armée assiste passivement à l'assassinat de ses représentants. Admirons aussi la facilité avec laquelle s'apprennent les langues orientales. *En quelques semaines*, à raison d'une leçon par jour, Wanda et Lursac arrivent à posséder le dialecte banhar au point *de pouvoir converser avec les indigènes et comprendre leur langue sacrée* — composée de formules dont les indigènes eux-mêmes ignorent, le plus souvent, le sens. Et l'auteur, qui affirme qu'on lui a remis, avec le manuscrit de Lursac, un parchemin écrit en banhar, n'a pas eu le temps — depuis 1917 — d'apprendre une langue aussi accessible pour déchiffrer ce parchemin. Vraiment il ne pêche pas par excès de curiosité ! Et que dire de cette Jieng, qui se met tout à coup à parler un français correct — aussi correct du moins que peut l'être le français de Jean d'Esme — sous prétexte qu'elle a fréquenté une école de Saïgon, et prononce un discours composé suivant les règles, qui semble indiquer que cette vieille sorcière a étudié la rhétorique. — Donc, au point de vue colonial, le néant absolu...

Et, au point de vue littéraire, c'est la même expression qui doit revenir sous ma plume. Aucun des personnages ne vit : ce sont des figures aussi grossièrement taillées que les idoles dahoméennes, mais dépourvues de toute originalité.

Nous rencontrons là : l'officier brave et téméraire — le missionnaire, brave, bon garçon, indulgent, tolérant et stoïque — la septentrionale énigmatique (à la manière des héroïnes de Pierre Benoit) — la sauvagesse xénophobe — et le sauvage primitif, chevaleresque et doux, comme un paladin : tous les poncifs, toutes les banalités, toutes les pauvretés psychologiques se sont donné rendez-vous dans *les Dieux Rouges*. *Thi-Ba* n'était que ridicule ; *les Dieux Rouges* sont grotesques.

Quant au style, c'est un mélange de boursouffure et de platitude. Il manque totalement de personnalité, il imite le style artiste, mais d'une façon maladroite, inadaptée, et, je suis bien obligé d'écrire le mot, inintelligente. Il veut attirer l'attention, et il y réussit en effet — à peu près comme une guenon affublée d'une robe à falbalas et d'un chapeau à plumes...

Après des débauches de néologismes (parmi lesquels cet inutile et inélégant *s'immobiliser*, qui exerce sur l'auteur une véritable fascination et revient presque à chaque page) on tombe dans des passages qui rappellent la manière de Georges Ohnet. Oh ! les scènes d'amour des *Dieux Rouges*... Mais je cite :

Elle répéta passionnément avec une ferveur contenue :

— *Je l'aime !... Je l'aime !*

Puis, se rejetant aussitôt en arrière, elle cravacha son poney, qui partit au galop...

Est-ce assez Maître de forges ?

Et ceci, donc ?

Détachant soudain de son annulaire sa chevalière, Pierre la tendit à la jeune fille.

— *Je n'ai aucune bague à vous offrir pour l'instant, dit-il, aucune pierre, aucun diamant... Voulez-vous, en attendant, accepter de porter celle-ci ?*

Elle prit l'anneau, le passa à son doigt, et sa main pâle et longue levée jusqu'à ses yeux, elle demanda :

— *Elle vous vient de famille ?*

— *Oui... mon arrière-grand-père la portait déjà lorsqu'il fut tué à la bataille de Fontenoy. Depuis, elle a passé, de père en fils, à tous les aînés du nom.*

Elle examinait les armoiries.

— *Un lion.. Un chevron...*

— *D'argent au lion de sable, coupé d'azur, au chevron d'or, déclama-t-il en riant.*

Elle répéta la phrase héraldique, lentement.

— *Bien, dit-elle ensuite. Je saurai à présent comment se lisent nos armes, et je les garderai fidèlement, — aussi fidèlement que mon amour...*

Et à son tour elle sourit, d'un air à la fois tendre et grave....

Vraiment, oser écrire aujourd'hui de ce style rococo qui ravissait nos aïeules !

Oh ! cet arrière-grand-père tué à Fontenoy ! Oh ! ce d'argent au lion de sable, coupé d'azur ! Oh ! cette phrase héraldique qu'on répète lentement ! Et ce sourire à la fois tendre et grave !

Et ces misères se sont étalées dans la Revue de France où ont paru ces belles œuvres qui s'appellent *la Parcelle 32*, *Croc-Blanc*, *le Vagabond sentimental* et *le Réveil des Morts* ! Cela prouve que les directeurs des plus importantes firmes, même quand ils ont nom Marcel Prévost, ne font pas toujours ce qu'ils veulent..

Il est probable d'ailleurs que *les Dieux Rouges* obtiendront un éclatant succès. Le poste que l'auteur occupe au *Je sais tout*, imprime à tout ce qu'il produit, une valeur indiscutable. Bien des critiques, et non des moindres, réprimant les

nausées que leur a données la lecture de cette maladroite caricature de *l'Atlantide*, qu'on croirait l'œuvre d'un élève de troisième, rédigeront un compte-rendu élogieux. Et je songe en frémissant aux prochaines élucubrations de Jean d'Esme, si, comme tout le fait craindre, *il continue...*

* * *

Avec Henry Casseville nous revenons à l'Indochine — et à la littérature...

J'avoue que le titre de son petit volume m'avait d'abord inquiété : *Thi-Nhi, AUTRE fille d'Annam*. Ne contenait-il pas comme un hommage à la trop fameuse *Thi-Ba* ? Mais dès les premières lignes j'ai été rassuré. Henry Casseville est un ironiste, un ironiste des plus délicats. Il se demande ce que dirait son amie Thi-Nhi, s'il s'avisait de lui conter l'histoire de cette congair *qui finalement meurt d'amour pour un Européen*. Et il fait lui-même la réponse — que voici :

Après avoir lancé, en détournant un peu la tête, un jet de salive rouge, un large sourire découvrirait vos dents noires, et, absolument persuadée que je me moque de vous, vous diriez :

— *Quan lon, y en a menteur.*

A la bonne heure ! On se sent tout de suite ici en pays de connaissance, et loin de l'atmosphère frelatée où se trémoussent les pitoyables fantoches de Jean d'Esme ; Henry Casseville est un colonial, qui connaît l'Indochine et qui, comme Boissière — notre maître à tous — *dit ce qu'il a vu*. Sa Thi-Nhi est bien vivante et bien vraie. Elle ne s'embarrasse pas de vaines sentimentalités. Quand son mari français la quitte, elle se lamente bruyamment, du moins tant que la pirogue, qui emporte l'Occidental, est en vue. Ensuite elle essuie ses yeux, ramasse son chapeau tombé sur la plage, sourit de toutes ses dents noires aux amis de son mari... et va rejoindre son amant de cœur, le joli Thinh. Thinh la quitte à son tour ? Cette fois-ci elle éprouve un chagrin plus sérieux, très sérieux, au point qu'elle continue à pleurer même quand la pirogue est disparue, qu'elle remonte au village les cheveux défaits et que pendant trois jours le sourire est absent de ses lèvres.

Et puis elle pensa, dans sa philosophie primitive, qu'une fois encore l'irréparable était accompli et qu'il ne convenait point de trop prolonger sa douleur ; le départ de Tinh, s'il la privait de caresses agréables, allait du moins lui permettre de s'occuper sérieusement de son commerce et de faire renaître la prospérité passée : elle remplacerait simplement l'amour charnel par celui de l'argent.

Ne dites pas que Thi-Nhi a le cœur sec. C'est une femme sensée, voilà tout. Comme il convient, elle sait utiliser l'amitié que lui portent les mandarins français. En retour, elle leur rend d'appréciables services qui ne sont pas certes désintéressés. Ayant passé l'âge où l'on peut encore plaire, elle leur procure des congair plus appétissantes. Elle commence toujours par vous proposer les petites épouses des plus hauts fonctionnaires — il s'agit, bien entendu, de fonctionnaires européens — car dans son esprit les congairs ont une hiérarchie et la qualité de l'objet possédé est en raison directe de celle du possesseur, la question charme personnel n'intervient pas. Et si vous lui objectez que ces aimables personnes ont peut-être pour leur mari occasionnel un attachement sincère, elle sourit, vous regarde avec un air de pitié en disant simplement :

— *Moyen quand même !*

Et si l'on manifeste la crainte que le mari vienne à savoir la chose, elle hausse les épaules et d'un air méprisant :

— *Mari jamais connaître !*

Et quand elle vous voit à demi-convaincu, elle se rapproche de vous et vous glisse à l'oreille

— *Quan Lon donner combien l'argent ?*

Avais-je tort de dire tout à l'heure qu'avec Thi-Nhi nous nous trouvions en pays de connaissance ?

Les nouvelles qui suivent *Thi-Nhi* sont d'une valeur inégale. Certaines se ressentent peut-être un peu de la jeunesse de l'auteur. J'aurais préféré, mais j'exprime là un souhait de colonial — qu'un livre qui porte comme titre un nom annamite fût tout entier consacré à l'Annam. Mais Henry Casseville a craint sans doute que la matière qu'il a tirée d'un séjour dans le Haut-Tonkin ne fût insuffisante pour constituer un volume. C'est pourquoi il a intercalé, entre ses histoires annamites, des histoires du front, d'ailleurs élégamment contées. Mais un simple conte, la mésaventure de 55, et amour de fauve sont parmi les plus heureux récits qu'ait produits notre littérature. Et il y a mieux encore : un véritable petit chef-d'œuvre, intitulé à mon chien. L'auteur adresse une cinglante mercuriale à son magnifique chien de Bohême, qui, une fois arrivé au Tonkin, honore de son choix des chiennes immondes à la langue noire. Et voici la conclusion de ces délicieuses pages :

Flambeau, mon ami Flambeau, vous m'avez déshonoré.... Mais vous détournez la tête et votre regard s'illumine d'une lueur de malice ; votre langue pend, vous soufflez bruyamment, et vous découvrez votre canine, ce qui est votre façon de rire,

Le bruit d'une socque de bois frappant le ciment d'une véranda voisine me fait lever les yeux. Un petit être, à la tête trop grosse sur un corps trop mince, aux dents noires et aux lèvres trop rouges, vêtu d'une longue robe noire et d'un pantalon de soie, entre dans la demeure d'un sous-officier européen.

Flambeau, mon ami Flambeau, je vous fais mes excuses ; je n'avais point compris. Vous n'avez point déshonoré votre race ; vous êtes devenu colonial...

Avec les dons d'observation et les qualités de style qu'il possède, nul doute que Henry Casseville ne produise d'autres œuvres intéressantes, spirituelles, et, s'il lui plaît d'embrasser des sujets plus vastes, remarquables. Souhaitons donc égoïstement que le hasard des affectations coloniales ramène en Indochine cet officier qui, à la manière des Nolly, des Byram et des Droin, unit si dignement les qualités de l'écrivain aux vertus du soldat.

*
*
*

Une étude sur Pierre Mille ne peut laisser indifférent le lecteur colonial. Car Pierre Mille a été, est, et restera toujours un des nôtres. Florian-Parmentier a bien raison d'écrire que les colonies ont vraiment joué un rôle prépondérant dans son orientation spirituelle et sa formation littéraire. Il a passé dix ans en voyages. Il a

séjourné à Madagascar, a visité le Sénégal, le Soudan, le Congo, l'Indochine, le Yunnan, l'Inde et la Syrie. Bien que, depuis, la célébrité lui soit venue, ainsi que l'aisance (car on ne peut plus maintenant parler de richesse quand il s'agit d'un écrivain qui vit de sa plume), il ne cesse pas de regretter le temps où il était pauvre, obscur, mais où il vagabondait à travers le monde. Et chaque fois qu'il reçoit, dans son cabinet de travail du Quai de Bourbon, quelque colonial, il l'observe de son regard aigu, le scrute, je dirai presque le flaire. Il semble chercher dans les yeux du visiteur le reflet des paysages qu'il a lui-même contemplés jadis et respirer encore avec délices cette odeur des terres tropicales qu'il a si subtilement analysée dans un de ses *Barnavaux*...

Il se console de ne plus explorer des pays, en explorant des âmes. Car s'il était permis de caractériser d'un mot un écrivain aussi divers et aussi fécond, c'est le mot d'*explorateur* qu'il faudrait employer. Pierre Mille n'aime pas les sentiers battus. Le nouveau seul l'attire. C'est pourquoi, après avoir *exploré* les âmes étrangères et l'âme coloniale, et cherché en elles — au contraire de ce que font tant de touristes — les points précis par où elles se distinguent des âmes européennes et de l'âme métropolitaine, fixé définitivement à Paris, il a continué ses explorations. L'âme de l'enfant, l'âme de la femme, l'âme des humbles, l'ont successivement intéressé. Il s'est penché aussi sur l'âme des bêtes, parce que ce sont là domaines dans lesquels restent bien des terres inconnues ; et, surtout, il a exploré cette région inconsciente de l'esprit par où le civilisé s'apparente avec le primitif. Il a exploré aussi le passé, et nous a donné, avec sa *Myrrhine*, une résurrection historique des premiers temps du christianisme qui ne ressemble en rien — heureusement — à *Quo Vadis*. Quelle que soit la matière qu'il aborde, on peut être sûr, à l'avance, qu'il y fera des découvertes.

A de jeunes écrivains qui étaient venus lui demander des conseils, Alphonse Daudet répondit : « Voulez-vous être originaux ? Soyez vrais. Le mensonge est toujours banal ». Cette profonde parole nous livre le secret de l'originalité de Pierre Mille. Ce n'est pas dans son imagination qu'il faut chercher le nouveau — c'est dans la réalité. Si l'imagination a le droit d'intervenir, c'est pour prolonger, interpréter ou devancer les données des sens. *Il y a dans tout de l'inexploré*, comme disait Flaubert à Maupassant, *parce que nous nous servons de nos yeux avec le souvenir de ce que les autres ont vu avant nous*. C'est avec ses yeux que voit Pierre Mille, et non avec les yeux des autres.

Cette originalité qui est l'essence même de son talent, a fini par s'imposer. On commence maintenant à lui rendre justice ; on le situe à la place qu'il mérite, c'est-à-dire, pour me servir des expressions de Florian-Parmentier, *ni au-dessus des meilleurs... ni au-dessous de qui que ce soit*, mais *à part*. *Trois femmes*, *Myrrhine*, *la Détresse des Harpagons* ont montré que cet écrivain — dont nul ne contestait la maîtrise dans le conte et la chronique — était capable d'apporter la même maîtrise à des œuvres de longue haleine. On a fini par reconnaître que cet ironiste était profondément sérieux et ce sceptique un passionné de vérité. L'ironie, le scepticisme, coquetteries bien françaises d'un esprit qui a horreur de la lourdeur et du pédantisme...

Le livre de Florian-Parmentier vient donc bien à son heure. Il contient une biographie succincte de l'auteur, une analyse judicieuse et souvent fine des

divers aspects de son talent. J'extrais, de ce petit livre excellent, ce portrait admirablement vivant :

Quiconque a vu Pierre Mille une fois dans son cabinet de travail n'oubliera jamais son visage. Un sourire, ce visage, un sourire autour duquel pétillent de petits yeux vitrés de myope, ricanant une paire de joues pleines de santé, se moque un menton à fossette et frémit une sobre moustache amusée. Tête un peu faunesque, attentive, perspicace, qui a des inclinaisons d'accueil et des mouvements d'investigations. Une visite, pour Pierre Mille, c'est une flânerie à la découverte. Une figure nouvelle est un spectacle et une récréation. Et d'abord, devant ce corps alerte, au geste malicieux, qui semble s'excuser avec force courtoisie de l'envie qu'il a de se divertir, on se pique au jeu de coquetterie, et l'idée vous prend de faire une attrape à ce bon monsieur Pierre Mille si indiscret, en se révélant le plus parfaitement ennuyeux des hommes. Mais c'est vous, alors, qui êtes bien attrapé; car, si vous ne répondez qu'à peine à ses questions, sans embarras il fait lui-même les demandes et les réponses; vous n'existez plus; votre présence a suffi à créer un être d'imagination avec lequel le voilà parti à deviser si complaisamment que, ma foi, le mieux que vous ayez à faire est de cesser votre bouderie et de lui donner gentiment la réplique.

Ceux qui ont eu l'honneur d'être reçus par l'illustre ami de Barnavaux liront cette page avec un plaisir attendri. Ils y retrouveront les traits d'un visage qui leur est cher entre tous. Quand il s'agit de Pierre Mille, ce n'est pas faire un mince éloge de l'homme que de dire qu'il réalise pleinement l'idée qu'on s'était formée de lui d'après ses œuvres.

René DIE.

L'heure silencieuse, par A. DE POUVOURVILLE.

M. A. de Pouvoirville, doyen des Français d'Asie et l'un des maîtres incontestés de la littérature indochinoise, auteur de *l'Annam Sanglant*, du *Maître des Sentences*, du *Cinquième Bonheur*, de *Rimes d'Asie*, de *La Gresse* et de tant d'autres œuvres d'inspiration asiatique publiées, aux éditions du *Monde Nouveau* un recueil de nouvelles intitulé *L'Heure Silencieuse*, dont nous sommes heureux de donner ici quelques bonnes pages. Nous rendrons compte de ce livre en détail dès qu'il sera parvenu à la colonie

Sous l'auvent vernissé de sa maison dont les neuf colonnes de bois rouge regardent le Nord-Est, Viên, fils aîné du sage Nguyễn-Duc et sous-préfet de Lap-Tach, rend sa justice. Justice sommaire de petit mandarin qui ne juge que des coupables obscurs et de qui les moyens de répression ne s'étendent pas au delà des haies de bambous épineux de son village et des quatre partisans mal équipés et mal habillés, constituant sa garde, sa gendarmerie, sa police et son armée.

Si petit qu'il soit, le mandarin de Lap-Tach sait tout de même ses codes et tous ses livres sacrés. Et, à demeurer inactifs pendant les interminables lectures de Laotseu et de Confucius, ses doigts se sont couronnés d'ongles démesurés aux volutes contournées complaisamment et qui font l'orgueil de leur propriétaire. Pour